

Si tu m'oublies

Tonie Behar

- Extrait -

5

Une sorte de Pompéi du Paris d'après-guerre noyé dans l'acrylique

(...)

Violette n'entendit pas tout de suite la sonnette. Le tintement se fit insistant. Elle se demanda qui pouvait bien sonner un samedi après-midi d'été, alors qu'elle était censée être dans le Sud. La gardienne ? Franck ? Amanda ? Quittant la fenêtre, elle ouvrit la porte.

Devant elle se tenait un coursier accompagné de trois gros cartons estampillés du logo d'un site sur lequel elle faisait souvent du shopping en ligne. Elle mit quelques secondes à se souvenir qu'elle n'avait rien commandé. Le livreur n'était pas le jeune homme habituel. Celui-ci était plus grand, plus massif et semblait plus âgé. Il portait l'uniforme de la compagnie de transport, blouson et pantalon noirs, mais son visage était à moitié caché par la visière d'une casquette de même couleur, qu'il gardait obstinément baissée. L'homme était essoufflé. Violette détecta sur lui une odeur acide qu'elle avait déjà identifiée chez certains patients avant un examen délicat : celle de la peur.

En un éclair, elle prit conscience que la situation était anormale et tenta de refermer promptement sa porte, mais l'homme la bloqua du plat de la main, révélant une force contre laquelle elle ne pourrait rien. Elle faillit crier de terreur. C'est alors qu'il releva la tête et prononça son prénom d'une voix rauque.

Était-ce une hallucination ? Une vue de l'esprit ? Sous la visière noire se dessinait un visage qui lui mit le cœur au bord des lèvres. C'était celui du jeune homme d'autrefois et c'en était un autre, différent, plus dur, mangé de barbe, avec des ombres sous les yeux et une expression d'animal traqué. Le garçon du passé affichait toujours un sourire conquérant et enjôleur. Il avait des yeux ardents qui semblaient prêts à dévorer le monde et non ce regard éteint de bête blessée. Puis l'homme étira ses lèvres pâles en une ébauche de sourire. Elle le reconnut et son cœur chavira. Devant elle se tenait Joachim Calderon.

— Jo ! souffla-t-elle.

Il dressa son index devant sa bouche pour mimer un « chut » !

— Bonjour madame, où est-ce que vous voulez que je mette tout ça ?

Elle hésita un moment, mal remise de sa frayeur, le cœur en ébullition et la raison flairant les ennuis. Des dizaines de questions se bousculaient sur ses lèvres, mais la première chose qu'elle trouva à lui dire, après toutes ces années, fut « T'es pas sur Facebook ? » Et lui : « Tu me laisses entrer » ? Sa voix était basse, presque enrouée, la voix d'un homme qui ne parle pas souvent. Il semblait absolument éreinté, mais animé d'une volonté implacable qui le faisait tenir debout : un homme aux abois, sous tension, et elle en était certaine, un homme en danger. C'était de l'imprudence, de la folie, mais elle s'effaça pour lui laisser le passage. La situation était tellement inespérée ! Elle avait beau connaître l'adage qui dit que les choses arrivent quand on ne les attend plus, le délai lui paraissait quand même exagérément dépassé. Il souleva les cartons, qui semblaient peser très lourd, et les rentra rapidement avant de refermer la porte. Son regard

fit plusieurs fois le tour de la pièce, scrutant les moindres recoins, comme un radar.

— Tu as un ordinateur ? Avec une webcam ? Il est allumé ?

Violette secoua négativement la tête et chercha un fauteuil où s'asseoir, mais malheureusement, il n'y avait plus un siège libre dans la salle à manger sens dessus dessous. Elle s'appuya contre le mur.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, mais s'approcha d'elle. Elle s'éloigna imperceptiblement. Ce Joachim inconnu, déguisé, qui semblait vivre dans une autre dimension – un espace-temps parallèle, où l'on peut surgir du passé, la mort aux trousses, et frapper à la porte de quelqu'un pour lui livrer des ennuis en paquet – ne la rassurait pas plus que ça.

— Violette, j'ai besoin que tu me rendes un grand service. Peux-tu garder ces cartons ici pendant une semaine ? Ensuite, je reviens les chercher et je ne t'embête plus.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Rassure-toi, ni de la drogue, ni des armes.

— Super ! Me voilà tout à fait tranquille !

Il plongea son regard dans le sien. Si elle faisait abstraction des ridules et des cernes, elle pouvait retrouver le regard noir velours de Joachim Calderon.

— S'il te plaît... juste une semaine. C'est très important.

Violette sentit la colère, sa très vieille colère, avec ses copines rage et impuissance, qui remontaient lui chatouiller le nez. Elle aussi, elle avait eu des choses très importantes à lui demander, mais elle n'avait jamais pu le faire.

— Tu peux m'expliquer deux trois trucs ? Où as-tu disparu ? Pourquoi tu ne nous as plus jamais contactés ? Pourquoi ne trouve-t-on aucune trace de toi sur Internet, ni nulle part ?

— Violette... Je ne peux pas répondre. Je ne peux pas rester, même dix minutes. Je veux que tu sois en sécurité. Tu ne le seras pas si je suis repéré. J'ai besoin de cacher ces cartons ici, et de... régler des choses. Dans une semaine,

je reviens, et on se raconte tout. Samedi prochain, promis, je serai là. Est-ce que tu peux m'aider ?

Si un jour quelqu'un lui avait dit que Joachim lui demanderait de l'aide, et qu'elle la lui refuserait, Violette l'aurait traité de fou furieux, de débile profond. Et pourtant elle mourait d'envie de le faire. Si ses enfants avaient été là, elle l'aurait même chassé sans aucun scrupule. Mais ils ne devaient pas rentrer avant la fin du mois... Elle se visualisa, une semaine plus tard, assise dans ce même salon, tenant Joachim à sa merci, pour le faire parler, sans échappatoire possible.

— OK, mais je te préviens, si...

— Où est-ce qu'on peut cacher ça ?

— Dans ma chambre, mon dressing.

Il la suivit les bras chargés, tandis qu'elle vidait une partie de ses affaires, sans en demander davantage. Ils agirent rapidement, calèrent les cartons bien au fond, disposèrent des boîtes à chaussures devant, sur les côtés et au-dessus. Du boulot propre et bien fait. Nul n'aurait pu soupçonner la présence de paquets suspects derrière les boîtes à chaussures empilées. Joachim semblait soulagé et avait retrouvé un semblant de sourire.

— On dirait que tu aimes toujours les pompes !

Violette détourna le regard. Elle s'habillait sobrement, se maquillait peu, portait ses cheveux attachés en queue-de-cheval, mais oui, les chaussures étaient toujours son péché mignon.

— Chacun son truc. Toi, c'est la disparition.

Il posa impulsivement ses doigts sur ses lèvres pour la faire taire. Elle sentit monter en elle une rage assassine et repoussa sèchement la main intrusive.

— Une semaine. Dans l'intervalle, ne dis à personne que tu m'as vu, même à ta sœur. Ne parle jamais de moi au téléphone, ni par email ou texto, ne te sers pas de ta webcam. Et s'il te plaît, éteins ton téléphone quand tu te déplaces.

— Pourquoi, on m'espionne ?

— On ne sait jamais.

Il chercha son regard.

— Promets-le moi ! insista-t-il.

Elle soupira.

— OK !

Il était déjà devant la porte. Ses yeux n'avaient pas cessé de guetter autour de lui, les pièces, les fenêtres, les recoins. Son angoisse était si palpable que pendant un instant il lui fendit le cœur. Qu'avait-il donc fait pour se retrouver dans cette situation ? Désireuse d'alléger la tension, elle demanda :

— Est-ce que tu as toujours tous tes cheveux, ou bien ta casquette sert-elle à dissimuler une piteuse calvitie ?

Il retira le couvre-chef d'un geste vif et découvrit une chevelure de jais, toujours épaisse et brillante. Toujours un peu décoiffée. Oui, oui, c'était bien lui, malgré les années, sa mine de déterré et son affreux uniforme de livreur. Il enfonça la casquette sur son crâne et la regarda intensément.

— Et toi, tu n'as plus ta frange ?

Elle ébaucha un sourire triste. Il y aurait eu tant à dire, mais ce ne serait pas pour cette fois. Dans quelques secondes, il allait encore se désintégrer, elle ne savait où, dans quelle sombre planque, dans quel endroit sordide. Elle ignorerait tout de lui, sauf qu'il avait certainement profité de ces années pour devenir un voyou, ou du moins un type louche, pas fréquentable et puant la peur. Elle aurait aimé l'obliger à se poser, l'attacher de force à une chaise et lui tirer les mots de la bouche un par un. Au lieu de ça elle dit :

— Au revoir Joachim.

— Merci Violette...

Mais il ne partait pas... pas encore. Il demanda :

— Je peux te serrer contre moi ?

Une seconde plus tard, elle était dans ses bras. Ce fut très bref, très puissant, très étrange et très familier. Violette réprima un frisson de panique et surtout une puissante colère, parce qu'après ce si long silence, il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de la mettre en danger. Elle le repoussa de toute sa rancune.

— Ça suffit. Casse-toi maintenant ! Dégage !

Elle claqua la porte violemment sur lui, se réjouissant de l'expression d'effarement qui se peignit sur son visage.

— Connard ! hurla-t-elle à travers la porte close, sans savoir si elle parlait du passé ou du présent ; ni même s'il l'entendait encore. Mais ça lui fit du bien.

Évidemment, cinq minutes plus tard, elle était au fond du placard et avait envoyé valdinguer toutes ses boîtes à chaussures. Les cartons étaient là, sagement empilés. Elle attaqua le premier avec ses ongles, griffant et arrachant pour décoller le scotch. Il y avait du papier bulle et des cacahuètes en polystyrène et puis...

— Bordel de merde !

Ils dormaient là, sagement entassés. Des centaines et des centaines de billets en petites coupures. Il devait y en avoir pour des millions. Tremblante de terreur, Violette referma tout, les cartons, les boîtes, le placard. Elle remarqua alors une petite enveloppe qui était tombée sur le sol, et l'ouvrit.

Violette, ce n'est pas la peine de compter. Il y a cinq millions d'euros. Prends-en soin. J

ACHETER MAINTENANT !